

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 23 JUIN, 1870.

LE CONSEIL DE VILLE.

Un comité a été nommé, mardi dernier, à la demande de M. David, pour hâter la construction d'un hôtel de ville dans le magnifique endroit appelé "le jardin du gouvernement" près du palais de Justice; et la question du chemin de fer central et de colonisation du Nord a été référée au comité des finances. En sorte que la Corporation de Montréal a sous considération, dans le moment, trois projets de la plus haute importance et qui devront coûter au moins deux millions de piastres.

Le chemin de fer et le parc sont sans contredit ceux de ces projets qui intéressent le plus la prospérité future de Montréal.

Ce chemin de fer, s'il sait concilier les intérêts du commerce et de la colonisation, sera une source de progrès et de richesse pour Montréal. Il fera de notre ville, le vaste entrepôt des produits de l'Ouest et sera la grande voie de communication de l'Amérique du Nord avec l'Océan.

Nous avons entre les mains le moyen d'accaparer une grande partie du transit qui fait la fortune des États-Unis, en offrant aux produits d'une région immense, la route la plus sûre et la plus courte, nous pouvons abrégier la distance qui la sépare de l'Océan de plusieurs centaines de milles.

Nous applaudissons donc à l'énergie et au patriotisme de ceux qui font tant d'efforts en ce moment pour promouvoir cette entreprise, et nous voyons avec plaisir des prêtres distingués, tels que M. Supérieure Tassé de Ste. Thérèse et M. le curé Labelle de St. Jérôme, travailler avec tant de zèle à la faire tourner au profit de la colonisation.

Le terminus de ce chemin devra se faire à Hochelaga; ce sera pour la partie Est de Montréal une bonne fortune dont elle saura profiter, sans doute. Nous sommes surpris qu'on n'y fasse pas d'efforts pour entraîner l'opinion dans cette direction.

M. Rodden a fait un éloquent discours pour démontrer la nécessité pour Montréal, d'agrandir et de compléter ses voies de communication avec le Nord et l'Ouest, si elle veut conserver sa position de métropole du Canada. Il a parlé de Toronto qui s'agit et s'impose les plus grands sacrifices pour encourager les canaux et les chemins de fer qui peuvent lui donner de l'importance.

Un million c'est beaucoup, mais qu'est-ce? quand il s'agit d'asseoir la prospérité d'un pays ou d'une ville, de faire son avenir.

Nous pourrions dire la même chose du parc; c'est encore un de ces projets que l'avenir de Montréal demande, et qu'on ne peut retarder. Il ne faut pas écraser la ville sans doute, sous les taxes, mais il est une manière simple d'apprécier cette question.

Un parc est-il nécessaire? La montagne est-elle l'endroit le plus convenable. A ces deux questions, tout le monde répond: oui, il faut que le parc se fasse, mais pas maintenant." Or, il est prouvé que la valeur de la propriété augmente autour de la montagne, tous les ans considérablement, que déjà il faudrait payer deux à trois cent mille piastres de plus que le prix demandé, il y a sept ou huit ans, lorsqu'on a commencé à parler du parc; il est clair, que dans quelques années, l'acquisition du terrain sera impossible ou du moins coûtera des millions. Et cependant M. M. St. Charles Leduc et Wilson, ne veulent pas du parc maintenant par économie!

Mais, quand la question de l'hôtel de ville est venue, il y a eu un grand revirement d'idées et d'opinions; c'est leur projet favori, il ne peut coûter trop cher et s'exécuter trop vite. Nous approuvons, certes, ceux qui cherchent à avoir l'hôtel de ville dans la partie Est de Montréal, mais nous ne comprenons pas qu'on fasse passer cette question avant celles du chemin de fer et du parc. Nous ne comprenons pas qu'on soit si économe, lorsqu'il s'agit de dépenser des milliers de louis pour récolter des millions, et si pratique, lorsqu'on demande des sommes d'argent considérables pour des entreprises qui ne rapporteront presque rien. Encore une fois, nous ne voulons seulement démontrer combien presque tous les membres canadiens-français, ont manqué de logique et de perspicacité sur ces questions importantes. Nous voulons protester contre cette manie de nos compatriotes de perdre connaissance, chaque fois qu'on leur demande de l'argent pour des améliorations publiques, pour des entreprises dont ils devraient comprendre la portée et les résultats.

Il y aurait beaucoup de considérations à faire sur ce sujet, nous les remettons à un autre numéro.

L. O. DAVID.

M. X. . . faisait une peinture enthousiaste de la vigueur et de la force des métis et prétendait emphatiquement que chaque métis français pouvait battre quatre soldats anglais.

"Sans doute, reprit tranquillement notre ami P., un métis prend quatre soldats anglais sous ses bras, traverse une rivière à la nage, fait soixante lieues dans sa journée, arrive dans un bois, pend deux de ses prisonniers, danse autour toute la nuit, mange les deux autres, le matin, à son déjeuner, part, fait encore soixante lieues, arrive dans un bois, se pend, danse autour toute la nuit—et ainsi de suite . . .

Sa parodie eut son effet, on peut le croire.

Son honneur le Juge M. . . a les yeux perçants . . .

L'autre jour, un avocat plaidait devant lui dans un costume qui n'était pas, paraît-il, tout à fait régulier: il avait pourtant un pantalon tirant tellement sur le noir qu'il fallait y toucher pour voir qu'il avait du gris. Il venait de finir son plaidoyer, lorsque le juge jetant un regard scrutateur sur la partie de sa personne qui n'était pas parfaitement dans l'ordre, lui dit que son costume péchait contre les règles de pratique et qu'il était heureux d'avoir fini son plaidoyer, que la cour l'aurait empêché de commencer ou de continuer, si elle l'eût remarqué plus tôt.

"Il faut," dit l'avocat, au pantalon compromettant, "que la Cour ait de bons yeux pour découvrir que je ne suis pas tout à fait en costume.

"Ca prouve" répliqua spirituellement l'adversaire du dit avocat, M. J. T. . . que la justice n'est pas toujours aveugle."

Notre ami mériterait de gagner sa cause, si elle était bonne.

L'HOTEL DE NIORRES.

XI. — La jolie mignonne — Suite.

"Monsieur . . ." dit-il d'une voix timide.

Léonard tourna dédaigneusement la tête.

"Qu'est-ce, mon garçon, fit-il avec un ton de protection tout à fait engageant. Que me veux-tu?"

—Monsieur, répondit l'ouvrier teinturier en s'hardissant un peu, je veux vous dire qu'il ne dépendrait que de vous de rendre un fier service à mon patron . . .

—Qu'est-ce que c'est que ton patron?"

—C'est maître Bernard, le gros teinturier de la rue Saint-Honoré.

—Maître Bernard! . . . répéta Léonard; attends donc . . . attends donc . . . il me semble que je connais ça . . .

—Un bel homme, ajouta Jean, comme pour faciliter les efforts de la mémoire du coiffeur.

—Eh bien! en quoi puis-je l'aider ton monsieur Bernard? demanda Léonard, assez satisfait de faire parade de sa puissance, et voulant, devant les voyageurs, se montrer bon prince.

—Dame, monsieur! dit l'ouvrier, vous connaissez M. Lenoir . . .

—Le lieutenant de police? Parbleu! certainement, je le connais.

—Alors ça ira tout seul . . .

—Quoi?"

—Ce que j'ai à vous demander pour le patron.

—Eh bien! voyons, qu'as-tu? parle!"

—C'est rapport à la petite-fille de maître Bernard . . . sa chère enfant, qu'il ne peut retrouver . . . si bien que sa femme pleure toutes les larmes de son corps, et que lui a failli se tuer de chagrin . . .

—Sa fille est donc perdue?"

—Perdue ou volée, oui, monsieur.

—Depuis quand?"

—Depuis la dernière Saint-Jean; il y a tantôt quinze jours.

—Ah ça! s'écria Léonard, que diable me racontes-tu là?"

—Une histoire touchante, monsieur, dit Danton d'un ton d'autorité, et qui peut faire pendant à celle que vous nous narriez tout à l'heure. Ah! ajouta-t-il en se tournant vers l'ouvrier teinturier, vous travaillez chez Bernard? C'est un digne et honnête homme, sur lequel le malheur est venu cruellement s'abattre. Je m'occupe en ce moment de son affaire, et à votre retour vous pourrez lui dire que vous avez fait route avec Danton, lequel allait à Versailles consulter son ami Robespierre pour mener à bien l'entreprise dont il s'est chargé.

—Robespierre! répéta Marat en tressaillant, c'est un garçon de talent et d'avenir.

—Vous le connaissez, monsieur? demanda Danton.

—Fort peu; mais je crois que nous finirons par nous lier quelque jour, car il y entre nous une grande communauté de sentiments.

—S'il y a entre eux communauté de sentiments, il n'y a pas communauté de costume toujours! murmura Danton à l'oreille de Saint-Just, car Robespierre est aussi soigné dans sa mise que celui-ci est sale et déguenillé dans la sienne."

Marat n'entendit pas, mais il devina sans doute la pensée de l'avocat, car il sourit de ce mauvais sourire qui lui était habituel.

"Y aurait-il indiscretion à vous demander quelques détails sur l'affaire à propos de laquelle vous allez consulter Robespierre? reprit-il après un moment de silence.

—Aucune indiscretion, monsieur, car il s'agit d'une chose connue de beaucoup de gens, répondit Danton.

M. Bernard et sa femme dont vous parliez tout à l'heure ce jeune homme assis derrière M. Léonard, sont deux braves et excellents époux, vivant fort bien ensemble et ayant concentré toutes leurs affections sur leur unique enfant, jolie petite fille de quatre ans, l'idolâtrie, le joujou, la merveille, les amours de tout le quartier habité par le teinturier.

Rien n'était plus charmant, au reste, que cette enfant, appelée Rose par ses parents, mais surnommée par les voisins la jolie mignonne.

Alerte, riense, espiègle, on citait ses malices, on mangeait de baisers ses petites couleurs, on se faisait un plaisir de lui donner des cadeaux de toutes parts et ses parents, par suite, avaient la vogue dans leur état.

Moi-même, j'habite la même rue et suis voisin du teinturier, moi-même, j'ai bien souvent joué avec la jolie mignonne.

Maître Bernard et sa femme ne faisaient pas un pas sans leur enfant chéri, l'emmenant partout avec eux, la couvrant des plus coquettes parures et se montrant à bon droit fiers de sa bonne mine et de sa gentillesse.

Il y a trois semaines, le jour de la Saint-Jean, la petite fille témoigna le désir d'aller admirer le feu de joie donné par la ville sur le port de la Grève.

Un désir de la jolie mignonne était un ordre pour ses parents. Le soir venu, on la para plus coquettement encore que de coutume, et M. et Mme Bernard se dirigèrent avec elle vers le lieu de la fête.

Durant le feu tout alla bien. Rose applaudissait, criait de joie et admirait le spectacle, perchée sur l'épaule de son père, lequel était tout fier de la bravoure de sa fille et de la finesse de ses saillies provoquées par chaque incident du feu.

Cependant, l'heure venue de se retirer, on chercha à se faire jour parmi la foule. Le père et la mère tenaient l'enfant de chaque main. Une alerte qui survint occasionna un moment de trouble, on cria, on hurlait, on jetait des pétards.

Le père et la mère furent violemment séparés l'un de l'autre. La mère avait vu son mari s'écarter en tenant l'enfant, le père avait vu sa femme emporter la petite fille, cependant ils étaient inquiets.

Quand le torrent de mauvais sujets qui venait de mettre ainsi le désordre au milieu de bourgeois se fut écoulé, les deux époux accoururent l'un vers l'autre.

Jugez de leur désespoir! Une double erreur les avait abusés, ni l'un ni l'autre n'avait plus l'enfant, la jolie mignonne avait disparu.

Tous deux, après s'être tordu les mains et confondus mutuellement en reproches au milieu du peuple qui s'amasait, coururent de droite et de gauche, s'exténuèrent auprès des autorités, prirent des renseignements, firent avec l'ardeur d'une fièvre effrayante la besogne de vingt agents de police sans parvenir au moindre résultat.

Ils étaient, je vous jure, attendrissants à contempler ces pauvres parents désolés! On ne voyait qu'eux partout. Ils n'avaient qu'une pensée, ne voulaient, ne demandaient, ne cherchaient rien que leur fille, leur trésor dérobé ou perdu.

Ils se désespéraient, entraient dans des états nerveux épouvantables; la folie menaçait d'envahir leur cerveau.

La nuit se passa dans une suite non interrompue de vaines recherches. Au jour, ils coururent à l'hôtel du lieutenant de police; un agent principal les reçut, les écouta, blâma fort leur imprudence de venir aux fêtes publiques avec un enfant et les renvoya en leur promettant de se livrer aux plus actives investigations.

Maître Bernard et sa femme rentrèrent chez eux la mort dans le cœur. Tous les voisins étaient accourus, c'était une désolation générale.

Bientôt la foule rassemblée et vivement émue fut saisie d'une idée généreuse: on fit une collecte, chacun apporta son obole et il fut décidé que la somme réunie serait la récompense de l'inspecteur de police qui ramènerait la jolie mignonne au logis paternel.

Le zèle fut stimulé par tous les moyens possibles et ce douloureux événement occupa tout un quartier de Paris.

Cependant huit jours, dix jours se passèrent et aucune nouvelle n'arrivait de la jolie mignonne.

La pauvre mère dépérit à vue d'œil. Ce ménage, jadis si uni, devint un foyer de discorde. A chaque heure du jour, c'étaient des scènes, des injures, des colères. Chacun accusait l'autre de négligence et d'être l'auteur du désespoir commun.

Enfin, un soir, il y a à peine une semaine, le malheureux père, à la suite des reproches sanglants de sa femme et dans un accès d'exaspération, tenta de s'ouvrir la gorge à coups de rasoir. Les voisins accourus à temps l'empêchèrent d'accomplir son funeste dessein et une réconciliation eut lieu entre les deux époux.

Le surlendemain, le lieutenant de police fit prévenir maître Bernard que l'on avait trouvé dans la banlieue de Paris le corps de deux enfants du sexe féminin et pouvant l'un et l'autre avoir l'âge de la jolie mignonne. Seulement ces pauvres petits êtres, dont on attribuait la mort à un crime épouvantable, étaient absolument défigurés et avaient été trouvés entièrement nus.

Maître Bernard dut être mis en présence des deux cadavres et assista à l'autopsie qu'en firent les médecins pour constater le crime. L'identité ne pouvant s'établir facilement à cause de l'état dans lequel étaient les corps, on resta dans une poignante incertitude.

Le pauvre père avait passé une partie de la nuit près des médecins. L'émotion terrible qu'il éprouvait, l'horreur du spectacle auquel il assistait, le dégoût, la douleur lui donnèrent une fièvre ardente et on dut attendre pour le faire reconduire à son domicile.

On lui prodigua les soins les plus empressés, mais on hésita sur les moyens de prévenir sa femme dans la crainte de porter un nouveau coup trop violent à cette organisation déjà affaiblie par le désespoir.

Maître Bernard avait soigneusement caché à sa femme et l'avertissement que lui avait transmis la police au sujet des deux cadavres trouvés, et la scène effrayante à laquelle il allait assister.

Mme Bernard ignorait donc les motifs de l'absence de son époux. Vers cinq heures du matin, ne le voyant pas rentrer, les plus sinistres pensées assaillirent son cerveau malade.

Elle songea que la veille son mari s'était montré plus soucieux encore que de coutume, plus triste, plus sombre, plus désespéré. La tentative de suicide de l'avant-veille lui revint soudain à l'esprit. Elle se figura que maître Bernard s'était tué et la voilà, demi-folle, s'élançant par les rues.

Des amis, qui ne la quittaient pas, voulurent s'opposer à sa sortie; mais ne pouvant l'en dissuader, ils l'accompagnèrent, craignant qu'elle ne se portât à quelque extrémité, tant sa surexcitation était grande.

C'était un miracle qu'elle pût marcher seule. Dans la rue du Cloître-Saint-Médéric, à la place même où l'enfant avait été perdu ou volé, cette surexcitation tomba tout à coup.

Les forces de la pauvre femme l'abandonnèrent, elle se laissa choir sur le pavé fangeux qu'elle embrassa vingt fois, parce qu'il avait été, disait-elle dans son délire, sanctifié par les pieds de sa fille.

La folie faisait des progrès rapides, Mme Bernard appelait la mort, elle priait Dieu, elle voyait sa fille parmi les anges; c'était un spectacle à attendre une âme de bronze, et des marcheurs de Villeneuve-Saint-Georges, des dames de la halle se rendant à cette heure aux Innocents, s'oubliaient autour d'elle et n'osaient la consoler, sanglotaient à chaudes larmes près de cette femme qui, dans sa volubilité déchirante, leur contait avec un accent parti du cœur les gentilleses, les manières, les charmantes saillies de l'enfant disparu.

"Oh! pauvre mère! ce devait être affreux!" dit Michel tout attendri au récit de Danton.

—C'est pourtant la pure vérité! ajouta Jean en essuyant ses larmes, j'y étais! Ça s'est passé comme le raconte monsieur.

—Une famille emprisonnée! un enfant volée, dit Marat, nous vivons dans un triste temps, messieurs."

XII.—L'arrivée.

"Tout est objet de souvenir dans la pensée d'une mère, reprit Danton, après un léger silence, et personne mieux que Mme Bernard ne pouvait, en dépit de son accès de folie, retracer de sa fille un signalement aussi fidèle que celui qu'elle donnait alors.

La nuance particulière des cheveux blonds de la petite Rose, leur bouclure abondante, un signe brun au-dessous de l'œil